

Le journalisme en invention

Nouvelles pratiques, nouveaux acteurs

Introduction

Roselyne Ringoot & Jean-Michel Utard

Ce livre est la présentation des premiers résultats d'un programme coopératif, interdisciplinaire et international, de recherche sur le journalisme. Ce programme initié en 2002 et intitulé « Hybridation et création de genres médiatiques. Réalités, représentations et usages des transformations de l'information » a rassemblé 27 chercheurs¹ sur 9 corpus de recherche. Quatre de ces travaux sont publiés ici alors que les cinq autres font l'objet d'un second volume en préparation². Ces chercheurs français (métropolitains et réunionnais), canadiens, et brésiliens, sont réunis au sein du *Réseau d'étude du journalisme* (REJ).

Fondements pluriels du *Réseau d'Etude sur le Journalism* et interdisciplinarité

Cette recherche prolonge en l'étendant une précédente étude (Damian et al., 2002 ; V. aussi, Utard, 2002) menée par la plupart des chercheurs participant au présent programme. Et l'ensemble de ce travail collaboratif plonge ses racines dans différents terrains de recherches individuelles et collectives qu'il reprend et déplace dans une perspective cumulative et intégrative, avec l'ambition de contribuer à rendre compte de phénomènes chaque jour plus sensibles : les transformations des pratiques et des productions journalistiques. Sans reprendre ici dans le détail les différents travaux qui fondent cette collaboration de chercheurs (et dont on trouvera les références dans la bibliographie), il convient cependant de montrer la diversité de leurs objets et de leurs approches, mais aussi la convergence de leurs questionnements dans l'appréhension du journalisme.

Cet « objet », le journalisme, n'était pas au centre des préoccupations initiales de tous les chercheurs réunis, et il n'est devenu commun qu'au prix d'une interrogation sur la pertinence de la notion à recouvrir des phénomènes divers et souvent hors normes. Il est vrai que certains d'entre nous s'essayaient depuis longtemps à cerner les contours d'une identité professionnelle des journalistes, d'autres tentent d'établir des corrélations entre les stratégies des entreprises médiatiques ou des institutions et les pratiques de ces mêmes professionnels, d'autres

¹ Béatrice Damian, Marianne Charrier, Roselyne Ringoot, Denis Ruellan et Daniel Thierry (CRAPE-Université de Rennes 1), Jean-Michel Utard (GSPE-Université de Strasbourg 3), Valérie Cavellier-Croissant (GRESEC-Université de Nancy 2), William Spano (GRESEC- Université de Grenoble 3), Franck Rebillard, Anne-Lise Touboul et Jean-François Tétu (Médias et Identité - Université de Lyon 2), Valérie Jeanne-Perrier (GRIPIC-Université de Paris 4), Florence Le Cam (CRAPE-Université de Laval Québec), Nicolas Péliissier (LAMIC-Université de Nice), Dominique Augey (CAE-Université d' Aix-Marseille 3), Marie-Christine Lipani (Université de Paris 3), Marc-François Bernier (Université d'Ottawa), Josette Brun, François Demers, Alain Lavigne, Charles Moumouni et Thierry Wattine (PNCP- Université Laval de Québec), Bernard Idelson, Nathalie Almar et Jacky Simonin (LCF-Université de La Réunion), Zélia Léal-Adghirni, L. M. da Silva, Marcia Marquez, Dione Moura (SOJOR-Université de Brasilia), Francisco Sant'Anna (Brésil- Université de Rennes 1). Durant ce programme de recherche, les deux directeurs du présent ouvrage ont chacun bénéficié d'une délégation CNRS accueillie par le CRAPE.

² Le second volume est dirigé par D. Augey, F. Demers F., J.-F. Tétu.

s'attachent à montrer le lien de la transformation de ces pratiques avec les métamorphoses des territoires de leur exercice ou avec le développement des technologies de l'information et de la communication, d'autres encore interrogent l'articulation entre les pratiques discursives ou les processus sémiotiques et les dispositifs sociaux et techniques de production, d'autres enfin questionnent le rôle des publics dans les pratiques de production.

Mais la mise en évidence de ce centre de gravité commun masque les variations d'objets et d'approches qui contribuent à produire du journalisme une vision cubiste plutôt qu'une vue en perspective. Car si certains s'intéressent à cette activité sociale telle qu'elle s'est progressivement configurée et positionnée dans l'espace démocratique, d'autres l'envisagent comme une des dimensions des stratégies économiques des entreprises médiatiques, et d'autres comme une des formes culturelles de production de savoirs ou de croyances sur le monde. Si certains étudient les manifestations du journalisme dans son fief traditionnel (la presse écrite d'informations générales), d'autres se focalisent sur ses bastions plus récents (la télévision, la presse magazine), et d'autres vont errer sur les territoires en défrichement (Internet) ou interdits (la presse des organisations ou consumériste). Enfin, si certains appuient leur investigation sur l'analyse des dispositifs organisationnels ou techniques, d'autres décryptent les courbes de vente et d'investissement, d'autres s'attachent à décrire des pratiques au quotidien et leurs effets structurants, d'autres déchiffrent les discours d'acteurs et les représentations qu'ils ont d'eux-mêmes, d'autres enfin cherchent à mettre au jour des régularités dans la masse des productions discursives.

Pour compliquer le tout, cette diversité d'objets, de points de vue, de méthodes, de référents théoriques et de pratiques de recherche ne permet pas de constituer des agrégats qui renverraient chacun dans l'espace rassurant d'une discipline. Tous les chercheurs réunis par ce programme s'inscrivent dans le champ interdisciplinaire des sciences de l'information et de la communication. Leur préoccupation commune pour la dimension communicationnelle des pratiques sociales, en particulier médiatiques, les conduit à mêler dans leurs recherches les démarches ethnographiques et les études documentaires, à prendre en considération les dispositifs sociaux et les processus énonciatifs, à s'intéresser aux structures configurantes et aux stratégies d'acteurs.

De ce fait, la dynamique interdisciplinaire qui anime le travail de ce collectif ne procède pas d'une pétition de principe initiale. Elle ne se confond pas non plus avec une pratique empirique consensuelle et sans référent théorique. Le développement même du programme de recherche a au contraire imposé une clarification des présupposés théoriques sous-tendant les démarches individuelles des chercheurs et l'élaboration d'un cadre théorique commun validant la dialectique entre les descriptions empiriques et la formulation d'hypothèses et leur mise à l'épreuve. Et ce d'autant plus que ce programme de recherche n'émerge pas de rien, ni dans un désert conceptuel.

Le cadre théorique

D'un côté, la tradition des études sur le journalisme est ancienne, mais toujours renouvelée par la réactivation des enjeux liée aux transformations sociales, politiques, idéologiques, culturelles et technologiques qui travaillent cette pratique sociale. La proportion non négligeable de jeunes chercheurs engagés sur ce terrain est un indice de sa vitalité et de sa pertinence. D'un autre côté, ces recherches restent encore dispersées, marquées par des clivages disciplinaires forts, où la sociologie des professions et des organisations, la sociologie politique ou l'histoire de la presse et des médias constituent des poids lourds face à des sciences du langage qui ont du mal à faire valoir leur pertinence ou une approche économique encore grande absente. Par ailleurs, le sentiment d'une mission à remplir dans la

société au service de valeurs collectives pousse les journalistes eux-mêmes à produire des discours réflexifs qui prétendent légitimement constituer un savoir sur leur pratique. Les enjeux sociétaux, qui sous-tendent ces pratiques et les discours qui les accompagnent, expliquent la difficulté à produire un savoir scientifique autonome. Dans son effort d'objectivation, la science se voit accusée d'occuper une position « critique » où les connaissances produites seraient autant de ressources pour dénoncer les manquements des journalistes à leur mission.

Ces nombreux travaux, tels qu'ils ont été synthétisés récemment par Erik Neveu (Neveu, 2001), ont non seulement apporté une masse de données empiriques, mais ont participé du mouvement général des sciences humaines et sociales passant des modèles structuraux vers l'étude des interactions. On se trouve aujourd'hui avec la vision d'une réalité plus fragmentée, plus « feuilletée », où les interstices entre les espaces partiels ou les différentes couches laissent du jeu à l'intervention des acteurs. On abandonne ces grandes unités immobiles dans la longue durée de l'histoire pour s'intéresser, dans la lignée de Michel Foucault (1994), aux discontinuités, aux phénomènes émergents de manière aléatoire, aux blancs et aux trous noirs de l'histoire, « au mouvement qui déplace les lignes ». Le journalisme se décline alors au pluriel : il y a des journalistes, des journaux, des informations, des publics, etc.

Cependant, la pensée ne renonce pas facilement à recoller les morceaux et à construire des unités plus ou moins transcendantes : il y a ainsi « la profession » ou « le discours » ou « la fonction sociale » qui sont autant d'entités par lesquelles le journalisme s'identifierait et s'opposerait à d'autres professions, d'autres discours ou d'autres fonctions. Les transformations à l'œuvre sont alors pensées comme guerres de tranchées ou franchissements de frontières par lesquelles les territoires s'étendent ou se rétrécissent, et où les identités s'imposent ou se diluent. La pratique journalistique peut même s'y réduire à la manifestation de surface de mouvements plus lents et plus profonds, comme le redéploiement du capital industriel, commercial et financier dans sa quête de valorisation, ou comme le développement des dites technologies de l'information et de la communication et de leurs usages imprévisibles qui modifieraient les processus de médiation eux-mêmes.

C'est sur ces terrains et dans ce contexte intellectuel que s'inscrivent les recherches exposées ici comme participation à ce débat scientifique ouvert. Malgré la pluralité des signatures, cet ouvrage ambitionne d'être un livre et non un recueil de contributions. Les chercheurs réunis dans ce travail coopératif depuis plus de deux ans ne prétendent pas être pour autant les boubakistes d'une *journalism science* à la mode américaine. Leur rassemblement est programmatique et ne représente qu'une dimension de leur activité de recherche. Ils ne visent donc pas à constituer une école de pensée et encore moins à s'inscrire dans un paradigme existant. Ce qui n'écarte pas cependant l'exigence constante d'une cohérence théorique, mais sans la figer en une théorisation radicale. La logique de recherche est plus fondée sur l'investigation que sur une « discipline », mais c'est son inscription dans la durée qui lui permet d'échapper aux forces centrifuges. Le « cadre théorique » présenté en première partie doit donc être lu comme une construction dynamique, dont les raisons se trouvent en partie dans l'histoire scientifique de ce réseau de chercheurs et qu'il convient donc de restituer dans sa genèse.

Un socle d'études empiriques

C'est à Denis Ruellan que revient l'initiative d'avoir réuni des chercheurs d'horizons différents pour étudier les transformations dans la production et la diffusion d'information au niveau local et régional liées au développement de l'Internet (Damian *et alii.*, 2002). Cette recherche prolongeait ses propres travaux sur la professionnalisation des journalistes

(Ruellan, 1997) et ceux qu'il avait menés conjointement avec Daniel Thierry sur les processus différenciés d'informatisation des rédactions de la presse locale et leurs effets sur les pratiques et l'identité professionnelle des journalistes (Ruellan, Thierry, 1998). Par ailleurs, à la même époque, la question des droits d'auteur qui agitait les rédactions suite à la mise en ligne des titres de presse, le succès fulgurant de *start up* se lançant dans la création de sites d'informations locales, le rapprochement entre des entreprises de presse et des institutions dans la mise en place de portails d'information locale étaient, avec d'autres événements du même type, autant d'indices de transformations profondes de l'univers du journalisme. D'autre part, des discours alarmistes ou prophétiques prédisaient la fin de la médiation journalistique, les « sources » devenant elles-mêmes producteurs et diffuseurs d'informations, les lecteurs devenant des internautes accédant directement à des informations innombrables et diversifiées, bref l'avènement d'un monde où les places devenaient interchangeable, semblant supprimer du même coup le besoin de médiateurs.

La mobilisation de chercheurs implantés dans différentes régions de France, du Québec et du Brésil a permis de constituer des monographies sur les réalités locales du phénomène. De leur comparaison, il est apparu que l'on se trouvait non pas devant un processus uniforme et linéaire, mais face à des situations diversifiées, à des configurations déterminées par les « cultures » locales et par l'évolution des rapports entre acteurs antérieure à l'émergence des réseaux. Si ici de nouvelles alliances s'opéraient entre entreprises de presse et collectivités locales par exemple, là le partage des rôles entre sources et médiateurs se maintenait, ailleurs de nouveaux acteurs parvenaient à une certaine visibilité, etc. Les nouvelles technologies ne sont donc pas apparues comme le moteur des transformations de l'information, mais comme un nouvel espace et éventuellement un accélérateur de leur manifestation.

Depuis, les passions se sont apaisées et les réalités économiques ont fait leur œuvre. Si les entreprises de presse ont affirmé et affiné leur stratégie de présence sur Internet, ce réseau n'est apparu ni comme leur fossoyeur, ni comme leur sauveur. Mais il a contribué à rendre plus visible les mouvements qui travaillent l'ensemble de la production et de la diffusion d'information : extension des domaines d'intervention des entreprises de presse au-delà de l'expertise journalistique vers la gestion de l'information publique ou promotionnelle ; élasticité de la fonction journalistique entre l'information et la production de contenu ; modulation de la mission d'information par la prise en compte accrue du destinataire à capter ; coexistence temporelle du flux de l'actualité et du stock de l'archive ; fragmentation accrue et instabilité croissante des publics.

Les différents points de vue adoptés par les chercheurs sur cet objet ont permis de mettre en évidence les modalités sous lesquelles ces transformations se manifestaient, et parfois se radicalisaient, lors de la mise en ligne de l'information. Nous nous en sommes prudemment tenus à constater la concomitance des changements sans chercher à établir des liens de causalité entre les évolutions perceptibles dans les entreprises, chez les acteurs et dans les productions informationnelles. Les observations cependant convergeaient vers une évidence partagée, et déjà pointée par d'autres chercheurs et par des professionnels : nous assistons à un *brouillage* croissant des frontières qui semblaient jusque là établies entre les stratégies, les pratiques, les identités, les produits, les énonciations, les usages, etc.

Cette notion encore vague allait devenir l'objet d'une seconde phase de recherche collaborative dont le présent ouvrage présente les premiers résultats. Le terrain empirique de l'information locale en ligne avait été un révélateur concentré de la multidimensionnalité d'un mouvement généralisé qui affecte non seulement le journalisme, mais toutes les pratiques de médiation, voire de production culturelle, non seulement les acteurs, mais les organisations, non seulement les producteurs, mais aussi les récepteurs d'information. C'est pourquoi, notre collègue québécois François Demers proposait une formulation initiale de cette seconde phase

du programme d'investigation comme étude « de la mouvance entre les codes d'identification (et leurs marqueurs) des différents contenus offerts par les médias ». En d'autres termes, il postulait que nous assistons à une « hybridation des *genres* (information, publicité, fiction et promotion) et à des changements dans les codes d'identité de ces produits ». Il s'appuyait en cela sur les recherches menées au sein de l'Université Laval à Québec sur le lien entre les transformations économiques des entreprises médiatiques (et plus largement les évolutions socio-politiques et culturelles des sociétés contemporaines) et les modifications dans les contenus proposés par les médias (Demers, 2002). Les chercheurs québécois théorisent ces transformations en termes de convergences dans la production de contenus médiatiques et l'émergence d'une nouvelle identité de producteurs de messages publics.

Du *brouillage* identitaire à la formation discursive journalistique

La recherche allait se redéployer alors par un mouvement de restriction d'objet et d'extension du territoire d'observation. Restriction d'objet parce que les *produits* d'information dans les médias devenaient le lieu à partir duquel étaient observées les transformations qualifiées de "brouillage" : en tant que résultats d'un processus de production, les contenus des médias étaient considérés comme les symptômes d'une mutation profonde des logiques stratégiques et identitaires. Extension du territoire d'observation, parce que l'information y retrouvait une définition différentielle par rapport à la publicité, à la fiction et au divertissement, et parce que les mutations constatées semblaient redéfinir les positions respectives de ces différentes pratiques discursives. Ce double mouvement a permis d'intégrer comme pertinents dans ce cadre de recherche les objets empiriques et les terrains propres à chacun des chercheurs. Comme productions médiatiques, les publications en ligne et les magazines consuméristes, les sites personnels ou institutionnels sur Internet et les « médias corporatistes » brésiliens, la presse gratuite et le journalisme féminin, par exemple, pouvaient être *a priori* considérés comme autant de lieux de manifestation des transformations à l'œuvre dans les médias.

Les premières études de ces différents terrains, conduites sous l'hypothèse d'un « *brouillage des genres médiatiques* », faisaient rapidement apparaître le danger d'une interprétation normative des phénomènes observés. La notion de *code* renvoyait à un ensemble de normes stabilisées délimitant des univers de discours séparés. La notion de *genres* désignait des unités discursives immuables articulées sur des fonctions sociales distinctes (informer *vs* cultiver) voire contradictoires (informer *vs* persuader). Les formes nouvelles risquaient alors d'être interprétées comme les produits d'une subversion illégitime des normes ou comme l'effet d'une confusion dangereuse des identités discursives.

Or rendre compte de manière non normative des transformations à l'œuvre supposait d'écarter la référence à des interprétations essentialistes des identités, des pratiques et des produits. Ainsi, en réinterrogeant la notion de genre, Jean-Michel Utard proposait de renoncer à construire un système des genres de discours pour s'en tenir à une description des formes discursives identifiables et renvoyant à des processus de production repérables. De son côté, Nicolas Péliissier montrait l'intérêt qu'il y a à mettre en relation la diversification des productions journalistiques avec celle des pratiques, indépendamment des processus qui les différencient d'autres discours médiatiques ou d'autres productions culturelles.

La focalisation sur le journalisme apparut alors comme nécessaire et suffisante pour rendre compte de la formation de nouveaux objets et de nouvelles pratiques médiatiques. La traduction par Roselyne Ringoot du concept foucauldien de « formation discursive » dans l'univers du journalisme s'est révélée heuristique. Alors que les concepts de paradigme, de champ, de profession, de discours conduisaient à rejeter dans la rupture, dans l'illégitimité ou dans la déviance les mutations repérées, cette notion autorisait au contraire des

rapprochements. Bien que l'idée de « formation » évoque des limites qui “contiennent” un ensemble de productions discursives, celles-ci ne renvoient pas pour autant à une origine unique, pas plus énonciative, que thématique ou institutionnelle. Si donc la formation discursive journalistique inclut le journalisme professionnel, c'est comme une forme parmi d'autres, dominante sans doute, d'une pratique sociale plus générale.

Cette hypothèse, qui consiste à postuler une identité commune à des productions discursives répondant à des logiques différentes, pose évidemment la question des raisons du choix des terrains d'investigation. Paradoxalement, ce postulat induit une difficulté inverse : comment introduire de la distinction là où les schémas interprétatifs nous poussent à voir de l'identité. Le décentrement du regard vers des situations moins familières contribue à produire cet effet d'étrangeté : quel est le devenir des genres journalistiques à la Réunion où le métier de journaliste s'exerce dans des médias intimement insérés dans la société locale et où sources et publics se superposent dans une société d'interconnaissance ? Comment éviter de rapporter à l'opposition information/communication les médias « corporatifs » du Brésil gérés par des organisations professionnelles ou sociales, voire même par des institutions publiques ? Faut-il continuer à différencier les contenus des journaux québécois qui mêlent productions journalistiques et contributions directes d'organismes considérés par ailleurs comme des sources ? Ces situations parmi d'autres seront analysées dans un second ouvrage.

La dispersion comme conceptualisation des transformations du journalisme

Pour ce qui concerne le présent volume, le choix non prémédité des terrains se révèle avec le temps d'une grande prudence. Initialement, c'est leur marginalité, même proche, par rapport au champ du journalisme reconnu, qui les caractérisait : la presse féminine ne relève pas spontanément du journalisme noble, la presse gratuite est considérée comme une arme contre l'information citoyenne, la presse consumériste est une atteinte à l'autonomie du journalisme, les weblogs sont pensés comme irrémédiablement ancrés dans la sphère privée. Notre choix pourtant ne témoigne pas d'un goût particulier pour le paradoxe. La presse magazine dans son ensemble fascine par son succès et la presse d'information générale qui perd des lecteurs emprunte à son modèle marketing ; la presse gratuite s'est rapidement imposée dans le paysage médiatique ; la presse de marque étonne par sa qualité sans que ses lecteurs soient dupes de son identité ; et les blogs sont aujourd'hui considérés comme des médias d'information par les journalistes eux-mêmes.

Mais si ces jeux de légitimation peuvent être des indices de la pertinence de nos choix, ils ne sont pas pour autant des arguments en faveur de notre hypothèse. Au contraire : l'absorption dans la sphère légitime de ces différentes pratiques fait courir le risque de les rapporter à un modèle unique, celui que la professionnalisation du journalisme a construit. Or notre conviction est que le journalisme est une pratique sociale de production discursive avant d'être une profession. Pour en faire l'étude, nous en donnons une définition minimale comme pratique socio-discursive mettant en interaction trois instances mises en évidence par la sociologie professionnelle : les sources, les praticiens, les publics. Mais le journalisme est défini au-delà de la relation stable établie entre des acteurs distincts et des activités distinctes qui fondent le mythe de l'autonomie et de l'indépendance journalistique. Les trois instances sont considérées plutôt comme des pôles ou des rôles pouvant être investis par des acteurs différents ou identiques.

Cette conceptualisation permet de jeter un regard nouveau sur des pratiques indifférenciées ou au contraire d'intégrer à la formation discursive des pratiques qu'une vision exclusivement normative rejette comme non journalistiques. Ainsi, le journalisme féminin ne peut être réduit à une simple thématisation de la vie sociale par le discours journalistique, mais doit être pensé comme une pratique spécifique inscrite dans des identités socio-sexuelles préconstruites :

c'est ce que montre l'étude du discours de l'intime dans certains supports de presse qualifiés de féminins où les positions de témoin, d'expert, de journaliste sont investies tour à tour par les mêmes acteurs, construisant ainsi des modalités spécifiques de ce "genre". De même, le journalisme de la presse gratuite ne peut être caractérisé par un renoncement à l'autonomie postulée des journalistes, mais comme une tentative de prendre en compte la fragmentation des publics et de leurs attentes, et donc la nécessaire segmentation d'une information qui pour être générale, n'en est pas pour autant universelle. De son côté, l'analyse d'un magazine de marque comme celui de la Fnac montre que la critique de produits culturels occupe toujours une position frontière où le journaliste oscille entre une proximité avec ses sources, en contribuant à la promotion des oeuvres, et une mise à distance de celles-ci qui le rapproche de ses lecteurs. Mais c'est sans doute les *weblogs* qui manifestent avec le plus d'éclat cette confusion des espaces intimes et collectifs, des genres factuels et d'opinion, et des rôles où chacun est tour à tour source, écrivain et public. Et dans certaines configurations comme les sites d'auto-publication d'information éthique décrits ici, leurs auteurs se présentent eux-mêmes comme des acteurs du débat public.

Au fur et à mesure de l'avancée de la recherche, et dans une dialectique entre l'empirie et la théorie, le modèle explicatif s'est resserré autour de la notion foucauldienne de « dispersion » pour désigner cet ensemble de pratiques et de productions différenciées. La maturation collective de cette théorisation a consisté à repousser la tentation récurrente de reconstruire des continuités rassurantes : en particulier, celle qui revient à penser la dispersion comme diffusion d'un modèle à partir d'un centre. La démonstration par Denis Ruellan (1993) d'un flou constitutif des frontières de la profession journalistique est largement partagée par l'ensemble des chercheurs rassemblés dans le collectif. Mais ce dont la notion de dispersion dans la formation discursive journalistique tente de rendre compte, c'est des transformations, voire des mutations qu'on observe dans les médias sans les ramener à des mouvements d'extension ou au contraire de submersion du modèle professionnel de la pratique journalistique.

Ce que cette notion affirme, c'est que de nouvelles pratiques émergent de façon dispersée, c'est-à-dire non rapportables à une origine unique. Et donc, ce que cette notion interroge, c'est la possibilité de les identifier comme journalistiques, indépendamment des normes historiquement construites. Non que celles-ci n'aient leurs raisons sociales, ni que le journalisme tel qu'il s'est institutionnalisé ne soit une dimension nécessaire de la logique démocratique. Mais il ne peut prétendre à lui seul occuper un espace qui déborde un territoire ou une fonction pour s'étendre à d'autres pratiques de production d'informations et de savoirs sur le monde, voire de visions du monde. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'idée d'un journalisme « *en invention* ». L'allusion explicite au titre de l'ouvrage de Thomas Ferenczi (1993) retient l'idée que la pratique journalistique se construit par différenciation, voire rupture avec d'autres pratiques, et constitue donc un domaine identifiable. Mais l'aspect duratif de la formule, qui instaure la rupture comme acte continu, veut signifier l'impossibilité d'identifier le journalisme de façon exclusive à une essence qui aurait trouvé son incarnation dans une profession.

Le texte proposé en première partie explicite et développe le modèle théorique rapidement présenté. Il est à lire à la fois comme le produit d'une activité intellectuelle collective, mais aussi comme un travail de conceptualisation qui manifeste les convictions de ses deux signataires. Il propose donc une mise en perspective orientant la lecture de chaque contribution, mais visant aussi à établir des ponts entre celles-ci. D'un autre côté, sa prétention généralisante et théorisante le conduit à outrepasser ce que chaque terrain montre partiellement ou ne montre pas.

De leur côté, les analyses proposées dans les chapitres suivants ne sont pas à lire comme des illustrations de la théorie. Elles ont cependant été produites avec le souci commun d'échapper à toute tentation normative, et avec la conviction partagée d'une légitimité scientifique à considérer les pratiques étudiées comme journalistiques. Chaque équipe s'est réapproprié le cadre théorique tout en contribuant à sa construction. Les contradictions inévitables manifestent les résistances du terrain et les mouvements de la pensée, mais prouvent aussi, s'il en était besoin, la nécessité de poursuivre le débat scientifique.

Ce travail n'aurait pu être mené à bien sans s'inscrire dans la durée et sans une certaine sérénité intellectuelle. L'une et l'autre ont été rendues possibles grâce aux Universités et aux laboratoires qui nous ont accueillis et soutenus. En premier lieu l'IUT de Lannion et l'ONTICM qui constituent le foyer de ce réseau de chercheurs. Puis dans l'ordre chronologique de leur accueil, l'Université Laval à Québec et le PNCP, l'Université de Lyon 2 et le laboratoire Médias et identités, l'Université de Nice et le LAMIC, l'Université de Paris 4 et le GRIPIC, l'Université de Strasbourg 3 et le GSPE et enfin l'Université d'Aix-Marseille et le CAE.